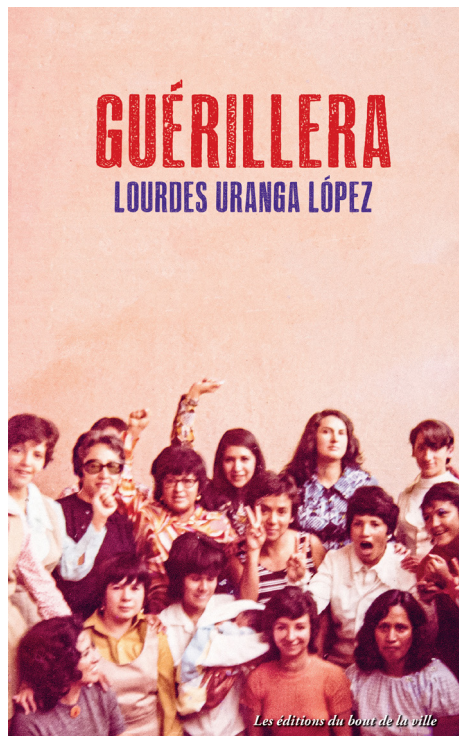


La Maison de papier

RENCONTRE-DÉBAT CYCLE LITTÉRATURE DU MEXIQUE 26 septembre 2024

Éléments documentaires : Extraits de *Guérillera*, Lourdes Uranga López, Les éditions du bout de la ville, 2024



Lourdes Uranga López a connu de nombreuses vies depuis sa naissance en 1940 dans un quartier populaire de Mexico. Écrasée par un père autoritaire, mise enceinte très jeune par un autre tyran domestique, c'est pour combattre le pouvoir et l'injustice qui sévissent dans les rues et au sein de son propre foyer qu'elle embrasse le mouvement révolutionnaire.

Engagée clandestinement au sein du Front urbain zapatiste (FUZ), exilée à Cuba puis en Italie, elle convoque les luttes d'émancipation qui ont secoué la fin du XX^e siècle dans ce bouillonnant récit, portrait d'une époque tumultueuse et d'une guérillera irréductiblement féministe.

TEPITO

Je suis née à la maison le 7 janvier 1940 – jour anniversaire du massacre de Río Blanco¹ et de l’assassinat de Trotsky – dans cette grande école à ciel ouvert qu’est la ville de Mexico. Nous logions au 2 rue Ferrocarril² de Cintura. Beaucoup plus tard, quand on me demanda mon extrait de naissance en Europe, le traducteur, en lisant l’adresse, crut que j’étais née sur une voie ferrée. Le pire, c’est qu’il n’en fut pas plus étonné que ça : c’est bien connu, les Mexicaines accouchent là où ça les prend... On raconte que j’étais si petite qu’après avoir coupé le cordon (que ma mère a conservé toute sa vie dans une boîte de menthol), on m’a mise dans une petite boîte à chaussures et qu’on l’a tendue à ma mère en lui disant pour plaisanter que j’étais son cadeau pour la fête des Rois. Ma mère ne riait pas du tout. Elle pleurait sa détresse et son dépit. À dix-neuf ans, affligée d’un mariage désastreux, la voilà qui se retrouvait avec un deuxième enfant. Quarante-vingts pour cent des compatriotes de ma génération sont nés dans des circonstances similaires, voire pires.

Mon premier vrai souvenir, c’est d’être assise avec ma grand-mère sur les gradins d’un auditoire en plein air, où ma mère reçoit son diplôme d’infirmière de guerre. C’était en 1944. On se battait en Europe. Le Mexique était entré en guerre en mai 1942 aux côtés des États-Unis après qu’un sous-marin allemand avait coulé deux navires mexicains sur les côtes de Floride. Avec l’appui du Congrès de l’Union³, le président avait institué le service militaire national en 1942 ainsi que la défense civile. Le peuple tout entier devait se préparer à participer à l’intervention des forces alliées. C’est ainsi

1. La grève et le soulèvement des ouvriers de l’industrie textile à Río Blanco, dans l’État de Veracruz, furent réprimés dans le sang le 7 janvier 1907.

2. Chemin de fer.

3. Organe du pouvoir législatif fédéral du Mexique.

que ma mère, comme bien d'autres femmes dans le monde à l'époque, eut l'occasion d'apprendre un métier. La guerre offrait des salaires justes et des conditions de travail dignes.

Le diplôme de ma mère, je le connais par cœur, puisqu'il a été affiché pendant dix ans sur le mur de notre « maison » – je devrais plutôt dire de notre pièce. Sur la photo, ma mère est jeune, belle et aimée, du moins par moi. Une croix vert pâle recouvre en filigrane tout le document qui dit : « *En la Ville de Mexico, D.F., le 3 septembre 1944, ayant rempli toutes les conditions requises, l'Hôpital Ruben Lenñero de la Croix Verte décerne à Mademoiselle Carmen López Ayala le présent DIPLÔME qui la confirme comme infirmière de guerre.* »

✱

Ma mère, mon frère et moi vivions rue Jesús Carranza, dans le quartier de Tepito. Mon père ne nous rendait régulièrement visite que pour nous tourmenter. Le patriarche réprouvait tout ce qui ressemblait à de la vie dans la maison. Nous étions habitués à ne lui rapporter que ce que nous faisons de bien selon ses critères. Lors de ses absences fréquentes et prolongées, la maison était pleine de chansons, de lumière et de liberté. Et nous ne rations rien des possibilités culturelles qu'offrait le quartier. Toutes sortes de personnages fantastiques formaient le voisinage : des groupes de musique, des clowns, des homosexuels qui jouaient des sketches dont je ne saisisais pas le double sens. Assise par terre, je ne perdais pas une miette du spectacle. Quand on savait que la représentation allait être longue, tous les enfants arrivaient en courant avec une petite chaise. Les chiens danseurs, les vendeuses de fleurs ou de gélatines, les fabricants de meringues et de bonbons, l'aiguiseur, les idiots, les vendeurs de gaufres et le soudeur peuplaient le quartier de leur présence magique. Quand le marimba arrivait, quelques enfants s'asseyaient sous l'instrument pour jouir de l'hallucinante perspective

dessinée par le rideau de pantalons. Sous le clavier, les enfants faisaient des grimaces en agitant la tête au rythme frénétique du Rascapetate¹.

Nous nous réunissions autour du soudeur et de ses outils : une petite forge à charbon, une cuvette, un soufflet, un petit banc, une tenaille et une tige métallique qu'il chauffait dans les tisons. J'observais avec curiosité comment il soulevait les marmites et les cuvettes. Il portait leur fond vers le ciel et y entraînait la tête. Je compris plus tard que ce rite mystérieux lui servait à découvrir, en contre-jour, les petits trous qu'il réparait ensuite avec une adresse déroutante. Nous entendions le soudeur discuter avec ma mère, lui décrire dans les moindres détails la syphilis qu'une femme lui avait transmise. La maladie ne cédait pas face à la pénicilline, ni pour cette femme, ni pour lui. Il disait qu'il se sentait de plus en plus faible, qu'il était sûr de mourir bientôt, et nous, les enfants, le regardions emplis de compassion. Je mitraillais ensuite ma mère de questions sur la syphilis, la mort et la façon dont la femme l'avait contaminé. Elle répondait sans prendre la peine de me cacher les choses de la vie.

✱

Dans les petites cuisines des maisons, il y avait un brasero à deux fourneaux. J'accompagnais souvent ma grand-mère chez le charbonnier, dans la rue des épiceries. Les files d'attente étaient longues. Les femmes s'entassaient, se disputaient, s'évanouissaient, se battaient, pour récupérer le combustible de la maison. « *Prends le pistolet, on va au charbon* », disait une chanson de l'époque. Pour faire face à la crise du charbon, ma grand-mère décrocha le poêle à pétrole du plafond. Avec des cordes reliées aux pitons plantés dans les

1. Musique du Chiapas très rythmée, généralement jouée sur un marimba.

poutres, elle attachait tous les objets qui encombraient la petite pièce, comme les chaises qu'on n'utilisait que pour recevoir. Le poêle descendit donc de son autel, brillant et mystérieux. Il fallait se familiariser avec son fonctionnement et ma grand-mère rechignait à nous l'expliquer. Mais, petit à petit, nous avons tous appris à l'utiliser. C'est devant la flamme du brûleur que quelques-unes de mes questions de petite fille ont trouvé réponse.

« Grand-mère Pachita, pourquoi est-ce que tu gardais le poêle là, en haut ?

— Parce que j'avais peur de l'utiliser, parce que je suis habituée au charbon, mais tu vois bien qu'on n'en trouve plus.

— Et qui te l'a acheté ?

— Le président de la République.

— C'est quoi, le président ?

— C'est celui qui dirige tous les Mexicains.

— Et comment il s'appelle ?

— Camacho¹. Mais ce n'est pas lui qui a donné le poêle, c'est celui d'avant, Cárdenas.

— Et tu l'as depuis longtemps ?

— Depuis que tu es née, depuis que tu es née. »

Au lieu d'aller chercher du charbon, on allait désormais acheter du pétrole au débit, tâche que j'étais parfois chargée d'accomplir seule du haut de mes sept ans. Dans les rues, on voyait partout le logo du *charrito* Pemex, un cavalier mexicain portant un chapeau à larges bords et un costume décoré, qui datait de l'expropriation pétrolière².

¹ Le général Manuel Avila Camacho fut président du Mexique de 1940 à 1946.

² Le pétrole était l'une des principales ressources du Mexique, mais la plupart des entreprises pétrolières du pays étaient aux mains de groupes britanniques et américains. En 1938, le président Lázaro Cárdenas décréta l'expropriation des compagnies étrangères et nationalisa l'industrie pétrolière mexicaine. L'entreprise publique Pemex fut créée dans la foulée.

✱

J'étais une petite fille du tiers-monde comme les autres. À l'approche de ma sixième année, juste avant la naissance de mon frère, la malnutrition, la typhoïde, les parasites internes et externes me rongèrent le corps. J'échappai à la mort pour la première fois. Je dus réapprendre à marcher et ma mère me consacra à la Vierge de Lourdes. On me fit lire et apprendre par cœur le catéchisme pour que je fasse ma première communion.

Carmelita nous donnait le bain une fois par semaine, le samedi, avec tout le rituel que cela supposait. Chauffer l'eau, préparer les affaires, installer une cuvette dans la pièce unique, nous frotter tout le corps avec un gant de crin rêche imprégné de savon. Le savon qui fait pleurer les yeux, le rinçage à l'eau claire, tiède, délicieuse. Puis ma mère m'emportant vers le lit, enveloppée dans un drap, pour un travail de séchage plein de soin et d'amour. Venaient alors les vêtements si propres et la crème *tres flores* sur le visage, les bras et les jambes. Mes genoux, râpeux comme du papier de verre, avaient droit à un traitement spécial.

Je vivais tout comme une découverte. Mon imagination ne me laissait pas de trêve. Je parlais toute seule et m'inventais des histoires sur le plafond, le sol, les fissures, les poutres, les égouts, les animaux, les vêtements, les cheveux, les ongles, les dents, les os, les chansons, la musique, les odeurs... Le mouvement de l'eau m'hypnotisait complètement. Je passais des heures à parler avec un interlocuteur imaginaire en murmurant, ma main dans le seau remuant les ondes cristallines. Carmelita López se rendait compte de mes absences et de mes étonnements. Elle me donnait une petite tape pour me réveiller et se moquait de mes yeux de taureau fou. Je passais l'essentiel de mon temps sous les meubles de ma grand-mère et de ma tante qui vivaient en face de chez nous dans une vraie maison composée de deux chambres, d'une cuisine et de toilettes qu'une cuvette d'eau tiède transformait en salle

de bain. Avec ses plantes, ses poules, ses perruches et son chien, cette maison faisait penser à une ferme miniature. Le pelage du chien hésitait entre jaune-bile et gris-égout. C'était l'animal le plus laid que j'aie jamais vu. Il n'aimait personne en dehors de ma grand-mère, et semblait très malheureux. Il nous mordait dès qu'il pouvait, sans doute pour se venger d'avoir passé toute sa vie attaché.

Je pris l'habitude de lécher les murs du patio, ils goûtaient la terre, c'était délicieux. Impossible de résister à ce plaisir coupable. Une véritable addiction. Le jour où ma mère me surprit, je reçus des morceaux de «lait de magnésie de Philips». Il paraît que je manquais de calcium. Les plaisirs du palais se réduisaient à peu de choses : pain chinois, crèmes, gelatines, et *tamales*¹ dans des feuilles de bananier. Mais, quoi qu'il arrive, mon infaillible mère servait, tous les matins sans exception, une tasse de café au lait et du pain à ses trois enfants. Aujourd'hui encore, si je bois du café au lait le matin, c'est pour tout ce qu'il me rappelle. La veille de ma mort, je prendrai encore ce petit café au lait.

✱

Mon frère aîné avait le même prénom que mon père, Francisco, mais tout le monde l'appelait Pancho. C'était un beau petit garçon, vif, et terrifié par mon père qui le traitait avec une extrême cruauté. Dans sa jeunesse, mon père avait désiré ma mère, et la naissance de mon frère avait fichu en l'air son célibat. Les pressions des deux familles – la sienne et celle de ma mère – l'avaient alors contraint à se marier. Il nous fit payer cher la ruine de sa carrière de séducteur.

Ma tante racontait que mon père venait chercher Pancho, qui avait à peine quatre ans, pour l'emmener marcher. Mon frère avait beau pleurer de fatigue, mon père l'obligeait à

1. Pâté de viande et de farine de maïs.

continuer pour «faire de lui un homme». Une fois, nous sommes allés à Chapultepec en voiture. Mon père en possédait une, ce qui était un énorme privilège puisque, avec la guerre, les industries automobiles ne fabriquaient plus que des véhicules militaires et de l'armement. Ses frères étaient aussi du voyage. C'étaient eux, sa vraie famille. Nous, nous étions des parasites. Mon frère dit quelque chose qui ne plut pas à mon père ; il s'arrêta devant un vendeur de gâteaux et nous en acheta à tous, sauf à mon frère. Une fois à destination, mon frère n'eut pas le droit de profiter de la promenade et resta enfermé dans la voiture, en larmes. Comme ma mère ne nous accompagnait jamais, mon père pouvait jouir de sa cruauté avec ses frères, aussi féroces que lui.

✱

Quand l'armistice fut signé en mai 1945, ma mère dut à nouveau rester à la maison, à coudre ou à faire des piqûres à domicile. Elle cherchait un vrai travail, mais clandestinement, parce que mon père ne voulait pas qu'elle travaille dehors. Carmelita López voulait un emploi comme infirmière dans les hôpitaux publics. Après six mois à l'Hôpital général, sans aucune rémunération, elle n'y obtint qu'une place de «sur-numéraire». En attendant d'être titularisée, elle allait encore devoir lutter pour notre subsistance. En 1946, mon petit frère Raphael naquit dans les mêmes circonstances que moi. Bien qu'elle fût un peu mieux préparée, cette naissance représentait une nouvelle tragédie pour ma mère, notamment à cause de l'absentéisme de mon père, même si c'était un bonheur de voir ce bébé si sain, tout rose et charnu. À mon échelle, cette naissance constitua un petit-grand malheur : fini les tresses, les chignons, les habits confectionnés par ma mère avec le surplus de ses travaux de couture. Ses yeux étaient maintenant dirigés sur son nouveau bébé et sur les défis que la vie lui imposait. Mon frère cadet fut mis en crèche sur le lieu de

travail de ma mère. Mon grand frère et moi étions en primaire dans les écoles publiques des alentours. Comme il n'y avait pas encore d'enseignement mixte, Pancho allait à l'école de garçons Abraham Castellanos, place de l'Étudiant, et moi, à la Escuela República de Argentina, rue d'Argentine.

★

En juillet 1946, la présidence de Camacho prit fin. Miguel Alemán se présenta contre Ezequiel Padilla. La campagne électorale fut particulièrement violente dans la ville de Mexico et de nombreuses bagarres éclatèrent dans les files des bureaux de vote. Le frère de mon père, Enrique, qui militait en faveur de Padilla, eut droit à une sacrée raclée. Des paysans le retrouvèrent assommé dans le Río Lerma, qui coulait alors librement. Il lui en « resta quelque chose ». Il se suicida devant mon grand-père quelques mois plus tard.

Le Parti de la Révolution mexicaine (PRM) s'était rebaptisé en Parti révolutionnaire institutionnel (PRI) cette année-là, et c'est Miguel Alemán du PRI qui remporta les élections. Le pouvoir restait donc aux mains de la même machine à démolir toute forme d'opposition. Les femmes n'avaient pas voté, elles n'avaient jamais voté au Mexique. Alemán leur accorda le droit de vote à l'échelle municipale pendant son mandat. Nous n'étions rien de plus que son butin.

C'est à cette période que nous sommes allés vivre dans la maison de mon père dans la Colonia Vallejo. Comme toujours, il suffit que l'homme lance quelques mots doux et voilà la femme qui se rend à l'abattoir en tirant ses enfants derrière elle. Le quartier excentré de la Colonia Vallejo avait conservé les espaces et les formes sociales du Mexique rural. Au coin des rues León Cavallo et Clave et dans la Calzada de los Misterios, il y avait des étables où on achetait du lait cru. Les enfants et les vaches traversaient la Calzada de los Misterios, puis chaque groupe suivait sa route, les enfants

vers leur école et les vaches vers leurs pâturages. Je me disais que mon père devait être riche, car sa maison avait plusieurs pièces, dont trois chambres et une cuisine aussi grande que notre logement. Il était aussi propriétaire d'un atelier d'ébénisterie d'où sortaient de beaux meubles de bureau qui sentaient bon l'acajou. Il était clair que cette maison n'était pas la nôtre. Nous nous sommes serrés à quatre dans la même chambre, et nous y prenions nos repas sans lui.

Mon père décida un jour sur un coup de tête d'engager un professeur d'anglais pour nous donner des cours. J'étais alors en première année de primaire, et j'appris par cœur les lettres et les chiffres en anglais. Une fois, après sa leçon, mon frère se mit à courir dans toute la maison en criant des mots d'anglais. Il passait par le patio, braillait un mot en anglais, puis déboulait dans la salle à manger pour en crier un autre. Cela amusa l'ennuyeuse et si bien élevée famille de mon père. Le jour suivant, devant mes yeux épouvantés, mon père souleva mon frère par la chemise et l'emmena dans sa chambre. Il payait des cours et l'ingrat s'était arrogé le droit de jouer ! L'ogre prit les courroies des machines de l'atelier pour le battre. Carmelita s'interposa et reçut son lot de coups. Elle partit pleurer dans la salle de bains, tâchant de se recomposer une figure et d'arranger ses cheveux. Ce fut la première fois que je ressentais une telle souffrance. Elle se mit à me parler comme à une adulte : « S'il se passe quelque chose, allez tous chez ta grand-mère. Tu prendras soin de ton frère. » Quelques instants plus tard, je la voyais avaler toutes les pilules d'un petit flacon. Elle me prit dans ses bras en pleurant, m'embrassa et sortit. Elle fut sauvée par une ambulance qui la découvrit effondrée dans une rue. Cet épisode tragique ne lui valut que l'immense mépris de mon père.

Une fois que ma mère eut recouvré la santé, que sa rage eut mûri et sa rancœur fermenté, nous sommes enfin retournés dans notre quartier, à Tepito. Pendant quelque temps, mon père ne se montra pas. Mais il finit par réapparaître, puis par nous rendre visite régulièrement. Je suppose que mes parents

étaient passés par les étapes classiques: le type demande pardon pour des raisons récurrentes, et la femme pardonne pour des raisons ataviques.

*

Une année ou deux passèrent et nous sommes retournés chez mon père. Je crois que ma mère lui vouait un amour irrationnel, mais aussi qu'elle avait besoin de vivre une sexualité. Elle voyait en lui la seule personne avec laquelle elle le pouvait, à cause de la morale et autres imbécillités. Elle espérait encore qu'il lui apporterait compagnie, affection et qu'il assumerait ses responsabilités. Deux jours après notre installation, mon père regrettait déjà sa «générosité». Au bout d'une semaine, ma mère se repentait de son «abnégation».

J'avais alors huit ans. *Le bourreau* décida que mon école de quartier ne valait rien et que je devais aller chez les religieuses pour recevoir une vraie éducation. Ave Maria et loué soit le Seigneur! Quelle vie ils m'y ont faite! J'étais une pauvre crasseuse, issue de l'école publique d'un quartier populaire. En dehors de l'inscription, mon père ne paya rien pendant trois mois. Il ne m'acheta ni l'uniforme, ni les fournitures, ce qui acheva de me stigmatiser. Quand une grosse nonne, engoncée dans un horrible habit noir, m'appelait au tableau pour que j'y fasse étalage de mon ignorance, l'humiliation et la terreur embrumaient mon esprit, je n'étais capable de répondre à rien, la craie blanche restait inutile dans ma main. J'étais constamment montrée en exemple de ce qu'il ne fallait pas faire. Quel désordre, cette fille ignorante qui s'agitait en cours, qui balançait ses jambes sur des chaises trop hautes! Combien je regrettais mon ancienne école de la «République d'Argentine» où les institutrices, savantes et tendres comme ma mère, ne m'avaient jamais considérée comme une sale gosse...

En réalité, l'école de religieuses n'était même pas une école pour riches. Les parents des élèves avaient simplement un emploi stable et un salaire régulier. Mais pour moi c'étaient des riches. Mon père ne paya jamais les frais de scolarité. Je dus continuer à supporter cette situation jusqu'à ce que les autres filles se mettent à m'agresser et que je me décide enfin à parler à ma mère. Il était sept heures du matin, au moment de me rendre dans cette école détestée. Mes larmes coulaient à torrents. Ma mère les sécha, me prépara comme si j'allais à l'école puis me cacha chez le boulanger. Trois heures plus tard, elle vint me chercher et raconta à la famille du boulanger, avec force pleurs et détails, la terrible dispute qu'elle venait d'avoir avec mon père.

Je pus enfin retourner avec joie à l'école publique. Pour y aller et en revenir, je prenais le tram avec mon frère aîné Pancho, qui passait tout le trajet accroché à l'arrière, grattant avec la pointe du pied le bord métallique de la voiture et s'appuyant d'un bras sur la bobine où s'enroulait et se déroulait le câble d'alimentation électrique. À cette période, mon père ne tolérait plus sa présence et il vivait chez ma grand-mère, où nous l'avons rejoint quand mes parents se séparèrent une nouvelle fois. À mes yeux de petite fille, ma pauvre mère reprenait de la hauteur quand mon père la rejetait. Elle grandissait et il rapetissait. Je peux dire que j'ai été une enfant heureuse chaque fois que j'ai été abandonnée par mon père.

*

Le bourreau à temps plein recevait son autre épouse à temps partiel dans sa maison. Ma mère ne prit pas la tromperie de mon père avec autant de distance que je l'aurais voulu. On vivait un enfer perpétuel de batailles rangées dans lesquelles Carmelita López, l'épouse légitime, avait un certain avantage. Elle brandissait le contrat de mariage pour qu'il revienne dans ses bras et qu'il réfléchisse à ses obligations. Elle atteignit

plusieurs fois le premier objectif, jamais le second. Mes parents se bagarraient fréquemment. Un beau jour, alors qu'elle nous avait enfermés dans la maison pour sortir affronter mon père dans le patio, elle le laissa KO au sol. Elle rentra en courant : « J'ai tué votre père ! Je vais me rendre à la police avant que ses frères ne viennent me tuer. » La cause de la brouille était habituelle : mon père lui reprochait de faire des piqûres parce qu'il était indigne que sa femme voie d'autres hommes le pantalon baissé à mi-fesses. Ma mère faisait effectivement des injections de pénicilline à tout le voisinage, à toute heure du jour ou de la nuit. Elle avait répondu qu'elle ne faisait rien de mal, et il l'avait frappée pour la faire taire. C'est alors que Carmelita avait saisi un pied de table dans l'atelier en lui disant qu'elle allait lui donner un petit cours sur la bonne façon de frapper. Elle lui avait planté un gros coup sur la tête qui l'avait mis à terre. Une minute plus tard, elle sautait par la fenêtre et disparaissait. Tout ce temps, je serrais dans mes bras, en silence, avec des larmes sourdes, mon petit frère Raphael qui avait deux ans. Nous vivions ce que beaucoup d'autres enfants connaissent : la violence domestique envers les femmes. Sauf que cette femme-là n'allait plus se laisser asservir.

Aux yeux de mon père, les amies de ma mère étaient encore plus méprisables qu'elle. Il lui interdisait donc de les fréquenter. Je me souviens d'Olga, serveuse chez Kikos. Et d'une autre aussi, grosse et trop maquillée, qui pleurait copieusement à chacune de ses visites. Quand elle partait, Carmelita m'expliquait qu'elle travaillait au Bataclán et que sa vie était bien triste. Elle avait aussi pour amie Elvira, mon institutrice de première année, très dévouée pour tout ce qui concernait l'école. Avec d'autres amies, toutes complices, elle allait danser à La Playa, le dancing de la rue Argentina. *Le bourreau* ne sut jamais qu'elle s'adonnait au swing, au mambo et au *danzón*¹. Tous les habitants du quartier, amis comme ennemis, s'entendaient tacitement pour ne rien dire à mon père. C'était comme s'il venait d'une autre planète.

1. Danse cubaine

